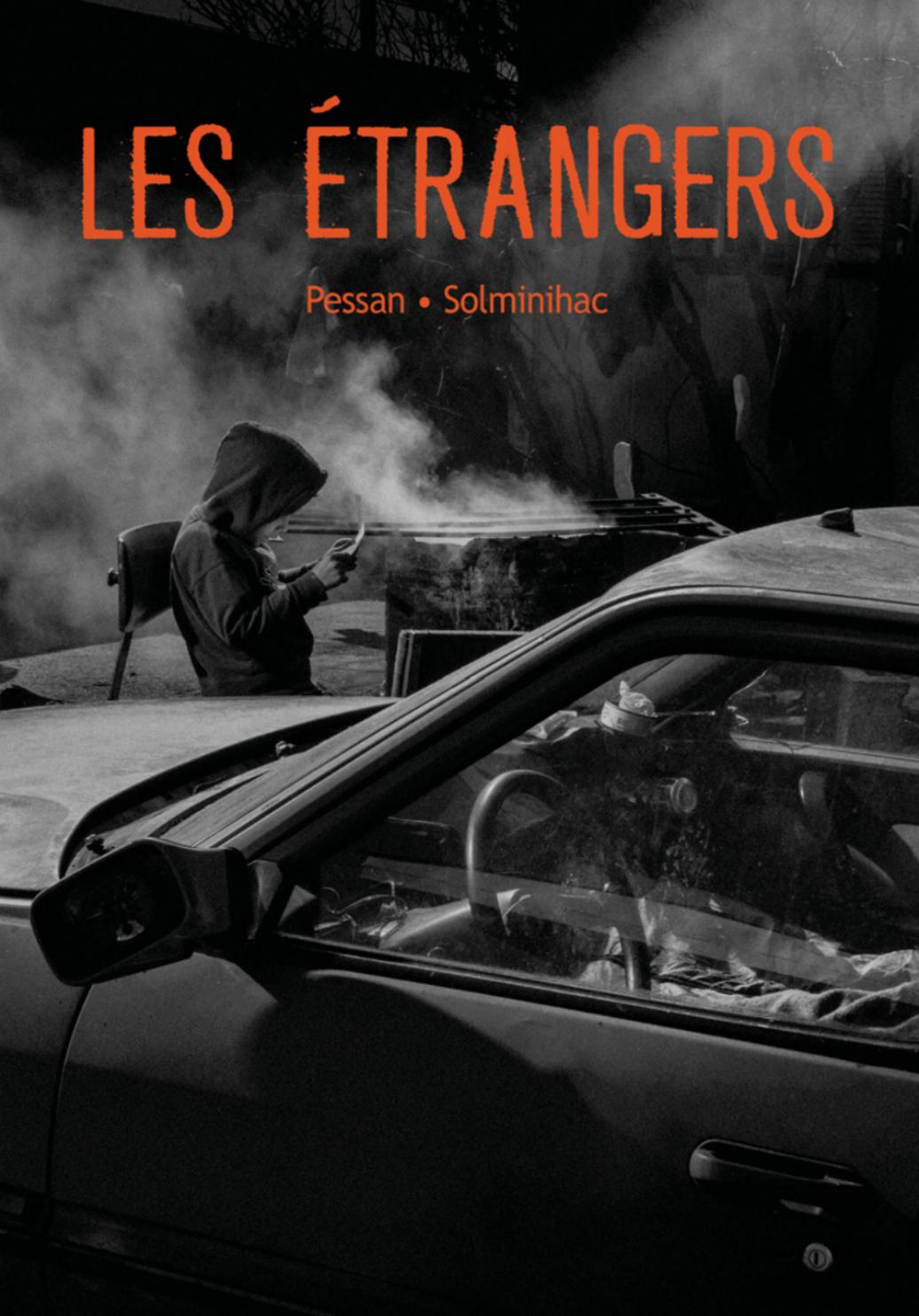


# LES ÉTRANGERS

Pessan • Solminihac



### *Le livre*

Basile sait que de nombreux migrants passent dans la région. Il a entendu parler des camps et des trafics, des jeunes gens qui s'accrochent sous les camions et en meurent parfois. Il sait tant et tant de choses qui le concernent si peu !

Tout change lorsqu'il croise quatre garçons dans une gare désaffectée. Ils sont à cran, ils se cachent, ils fuient.

Quand l'un d'entre eux se fait enlever par des passeurs, Basile n'a plus le choix. Il s'embarque dans une nuit sans fin à la recherche de ce garçon qu'il ne connaît pas, cet étranger, prisonnier de la mafia.

### *Les auteurs*

De la même façon qu'il est un lecteur curieux, Éric Pessan est devenu un écrivain curieux : la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés mêle plusieurs genres. Et avec Olivier de Solminihac, il expérimente l'écriture à quatre mains !

C'est aussi la première fois qu'Olivier de Solminihac explore cette nouvelle forme de création. Pour écrire, il est toujours sur la route, là où tout est étranger et surprenant.

Pessan • Solminihac

# LES ÉTRANGERS

*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

# 1

À la sortie des cours il y avait du monde sur le trottoir, un ciel d'oiseaux migrateurs comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Je suis resté assis sur le muret parce que je n'avais pas envie de partir tout de suite, je n'avais pas envie de rentrer, j'avais envie que ça dure encore un peu. Je les voyais tous là autour de moi qui parlaient, et du coin de l'œil je voyais Lou, de dos, les cheveux de Lou, et je n'osais pas la regarder franchement. Je n'avais pas envie de parler, je voulais seulement être là, comme les gens dans les films qui restent au port quand le paquebot s'en va, comme les gens sur le quai de la gare quand le train s'éloigne et quelque chose se déchire dans le cœur, c'était le dernier jour de cours et je voulais que ça se termine et je voulais que ça dure encore. Je ne savais pas trop quoi faire de mes mains ni où poser mes yeux, j'avais une chanson dans la tête et des fourmis dans les doigts, j'aurais pu me mettre à fumer à ce moment-là même si je n'avais pas du tout l'âge et que l'odeur m'écœurerait, tripoter un Rubik's Cube ou un harmonica, n'importe quoi, et

l'harmonica jouait dans ma tête quand Simon est venu s'asseoir à côté de moi, il a dit ça va d'un ton qui ne faisait pas une question, j'ai dit ça va d'un ton qui ne faisait pas une réponse et un peu de temps a passé. Les gens autour sont partis groupe à groupe, petit à petit, même Lou, et le bruit qu'ils faisaient s'est dispersé, on a entendu le silence, qui était composé principalement de feuilles d'arbres, de gaz d'échappement, de semelles de caoutchouc, de chewing-gum, et d'un autre ingrédient que je ne parvenais pas à identifier. Après, Simon a dit on y va et on s'est levés. Le sac ne pesait pas lourd et pourtant c'était comme si j'avais le monde sur les épaules. Simon marchait devant, un peu vite. C'était mon meilleur ami. Ou bien ç'avait été, je ne savais plus trop si c'était encore d'actualité ou pas. On marchait sans parler, le chemin de d'habitude. Avant on faisait toujours la route ensemble et on parlait, on se connaissait par cœur comme des poèmes d'Apollinaire, ou peut-être pas. Est-ce qu'on connaît jamais les gens de toute façon. Au coin de la boulangerie, c'était l'endroit où nos routes se séparaient, Simon continuait tout droit, et moi je tournais le coin à droite, normalement. Mais je ne sais pas pourquoi, ce jour-là je n'avais pas envie de rentrer, j'ai pris pour traverser la rue, Simon m'a fait remarquer que ce n'était pas ma route et j'ai dit c'est vrai mais il n'a pas demandé pourquoi et il ne s'est pas plus inquiété et on s'est séparés comme ça et je ne l'ai plus vu. Ce n'est pas que j'avais l'impression de faire un truc interdit mais ça me chauffait les tempes

quand même pendant que je marchais, une espèce de fièvre, à mesure que je m'éloignais. S'il m'arrivait quelque chose, je pensais. J'ai marché et marché jusqu'à ce que ça se calme à l'intérieur de moi et que j'entende de nouveau l'harmonica, et j'étais rendu à hauteur de l'ancienne gare. Le hall était fermé, et les grilles sur le côté, mais il y avait une petite porte par laquelle on pouvait passer pour traverser les voies et atteindre l'autre côté de la ville. C'est bizarre, une gare déserte, on se demande ce qu'elle fait encore là, qui elle attend, pourquoi elle n'est pas partie avec le dernier train. Entre les deux quais, il y avait un abri. J'y suis allé et je me suis assis. Ou bien peut-être que le dernier train n'est pas passé, qu'il va arriver d'un instant à l'autre, d'un jour à l'autre. Là, le silence était encore plus grand, à peine dérangé par les inscriptions écrites au feutre marqueur sur le banc et sur la poubelle, qui disaient APPELLE-MOI et d'autres choses que je n'ai pas envie de répéter ici mais que tu peux très bien imaginer, et j'étais bien à l'aise dans l'abri, dans le silence de l'abri, au milieu de tous les passagers fantômes qui ne me prêtaient aucune attention. J'ai regardé la gare, ses fenêtres fermées, ses volets clos, son tableau vide, puis j'ai baissé les yeux vers les rails, qui luisaient dans le soleil de la fin d'après-midi. Les deux rails parallèles qui ne se rejoignent jamais. Ou bien si ? J'avais entendu Lou raconter qu'elle partait, pendant les vacances, et je n'avais pas compris si c'était pour dire qu'elle reviendrait ou qu'elle partait pour toujours. Maintenant je n'avais plus moyen de le savoir avec

certitude, je n'avais même pas osé lui demander son téléphone, ni lui dire quoi que ce soit, au revoir m'aurait brûlé la gorge, adieu m'aurait brûlé bien pire, je regardais les rails qui filaient vers le lointain sans se rejoindre une seule fois, sans se parler, sans se toucher, et pourtant là-bas tout au bout on pouvait avoir l'illusion que, l'impression que, l'espoir que, j'ai pensé à toute la force qu'il m'aurait fallu dans les bras pour parvenir à tordre les rails l'un vers l'autre, à toute la quantité de phrases et de mots que j'aurais dû entasser pour convaincre les rails de se rapprocher l'un de l'autre, comme des aimants contrariés, et rien que d'y penser me paraissait au-delà de ce que j'aurais jamais pu. Rien n'est passé dans la gare sauf le temps et je suis resté là sans réponse à me demander si je devais être celui qui partait à l'aventure le long des rails ou celui qui attendait la venue d'un train qui n'arriverait pas dans la gare désaffectée.

## 2

Un oiseau est passé, il suivait les rails. Comme un train, je veux dire. Il volait à un mètre du sol et avançait en ligne droite juste au-dessus de la voie ferrée. Ça m'a fait sourire, je me suis demandé s'il jouait au train. Et surtout s'il savait où il allait. L'oiseau a poussé un cri joyeux, jeune et vif, et il a disparu. C'était un tout petit oiseau, brun, sans rien de spécial. À cette seconde, j'ai regretté de ne pas avoir appris plus de choses sur les oiseaux, il y a tellement de choses tout autour de moi dont j'ignore l'appellation exacte.

Et j'ai repensé à mon père qui savait jusqu'au nom latin des arbres. Je ne voulais pas penser à lui mais je ne sais pas comment on fait pour contrôler son cerveau. On peut fermer les yeux pour ne pas voir, se boucher les oreilles pour ne pas entendre, mais penser ? On fait comment pour ne pas penser ?

Un soir, mon père n'était pas rentré du travail. C'est presque banal comme histoire. Ma mère avait attendu qu'il soit 20 heures avant de l'appeler, elle était tombée sur sa boîte vocale. Comme il n'était pas du genre à inviter

ses collègues à prendre l'apéro chez nous, elle ne savait pas qui joindre, elle ne connaissait personne qui soit proche de papa. Ça ne lui ressemblait pas de ne pas prévenir s'il avait un empêchement ou un problème. À 20 h 30, elle m'avait demandé de manger seul. Je dînerai avec ton père, elle m'avait dit. Je voyais bien que quelque chose clochait, je n'osais pas en parler. J'avais peur qu'il soit arrivé une chose terrible. Un malheur. J'avais peur d'avouer ma peur à maman tant elle était elle-même sur le point de paniquer ou de s'effondrer. Les jours qui ont suivi, je me suis fait pas mal de reproches sur mon attitude. J'avais dîné sans avoir faim, j'étais monté me coucher le cœur battant, persuadé que jamais je n'arriverais à dormir et – contre toute attente – je m'étais endormi. Si on pouvait revenir en arrière pour revivre certains événements, je serais resté auprès de maman : j'aurais été là quand elle avait appelé la police pour savoir si un accident avait été signalé, j'aurais tenu sa main quand elle téléphonait à l'hôpital. Ma présence ne l'aurait pas empêchée de pleurer mais nous aurions partagé nos larmes. Et j'aurais été là à 5 heures du matin quand papa avait ouvert la porte, l'air hébété, les gestes épuisés, les yeux cernés, et qu'il avait – comme si tout était normal – déposé les clefs de la voiture dans le vide-poches en osier de l'entrée.

Il m'avait fallu plusieurs jours pour apprendre ce qui s'était produit cette nuit-là. Le lendemain, ma mère avait juste dit que mon père était malade. Il n'avait pas repris le travail, il restait enfermé dans sa chambre et maman

avait tout le temps du rouge à la lisière des yeux. Ce soir-là, donc, sur le chemin du retour, papa avait raté la sortie du périphérique, il était préoccupé, il avait la tête ailleurs, il avait passé une dure journée au bureau, il se souvenait très bien d'avoir vu le panneau indiquant la route qu'il prend cinq jours par semaine depuis presque vingt ans, et le reste est flou : il avait continué jusqu'à rejoindre une bretelle d'autoroute et il avait conduit droit vers le sud une bonne partie de la nuit avant de faire demi-tour et de revenir à la maison. Il avait expliqué qu'il ne savait pas ce qui s'était passé, il roulait, c'est tout, il ne pensait à rien.

Ma mère ne l'avait pas cru jusqu'au moment où elle avait pu vérifier les dépenses de sa carte bancaire : plusieurs paiements à des péages, un plein d'essence dans une station située à cinq cents kilomètres de la maison. Il n'avait pas menti. Et ce n'était que la toute première de ses crises. On ne pouvait pas encore imaginer que notre monde allait s'écrouler.

Sur l'avenue de la Gare, dans mon dos, une voiture passe vitres grandes ouvertes avec du rap à fond. Le bruit m'arrache à ma rêverie. Je m'approche des voies, m'assois au bord du quai, les deux pieds sur les rails rouillés, et j'envoie un SMS à maman. Un petit mensonge de rien du tout vaut mieux qu'une inquiétude. Elle préférera me croire avec Simon que me savoir seul dans cette gare glauque. Ensuite, j'allume la 4G du téléphone, j'ouvre la page Facebook de la classe, je trouve Lou, je vais sur son

journal. On est restés enfermés du lundi au vendredi tous les jours pendant une année dans les mêmes salles et on n'est même pas amis sur un seul réseau social. Sur sa photo de profil elle est joue contre joue avec Salomé, une fille de la classe à qui je n'ai jamais adressé la parole, une qui glousse et qui se donne des airs de vivre dans un univers bien plus intéressant que le tien. La photo a été prise avec un filtre : elles ont toutes les deux des oreilles et un museau de chat. Je clique sur la messagerie, cherche ce que je pourrais bien écrire, je quitte l'application, j'éteins le téléphone et je relève la tête quand j'entends un aboiement. Un garçon et un grand chien avancent dans ma direction en marchant le long des rails. Je ne les avais pas vus arriver, je crois bien que j'ai de la poussière dans les yeux, une ou deux secondes leurs silhouettes dansent, je ferme et rouvre les paupières, le soleil m'éblouit, la lumière est vive. Le chien doit avoir des bergers allemands dans sa famille, quant au garçon, je le connais. Comment l'oublier ? Gaëtan était à l'école primaire avec moi. Il n'a jamais été capable de suivre un cours jusqu'à la fin. Dès le CP, il dépassait tout le monde d'une tête, alors forcément les élèves se moquaient de lui comme à cet âge on se moque de tout ce qui est différent. Gaëtan n'avait aucune conscience du danger : si une bagarre éclatait, il fonçait. Je crois que son truc à lui c'était de ne pas craindre de recevoir un coup. Je crois aussi – si les rumeurs sont vraies – qu'il avait malheureusement l'habitude d'en encaisser, des coups, chez lui.

Gaëtan a disparu de mon horizon à la fin du CM2. Il n'a jamais doublé de classe mais son destin était tout tracé : il est allé en institut spécialisé lorsque j'ai pris le chemin du collège. Mes yeux pleurent un peu, je les essuie du dos de mes mains. Gaëtan s'arrête en face de moi. Son chien n'a pas pris la peine de me renifler, il a des trucs bien plus intéressants que moi à flairer au bas des poteaux ou le long des murs. Ça y est, ma vue se stabilise enfin, Gaëtan porte un jean trop large et un tee-shirt trop sale. Les verres de ses lunettes à grosse monture sont tellement gras que je peine à distinguer son regard.

– Bonjour Basile, fait-il. Tu attends le train ?

Je ne sais pas ce qui m'étonne le plus : qu'il se souvienne de mon prénom ou qu'il s'adresse à moi comme si nous nous étions quittés la veille.

### 3

Les gens qui se sont quittés la veille, les gens qui ne se sont pas vus depuis l'éternité, c'est pareil, ils ne savent pas quoi se dire. Ils restent là, les uns à côté des autres, avec leurs pensées, leurs questions, leurs peurs, leurs envies. Et voilà Gaëtan, debout, près du bord du quai sur lequel j'étais assis, les mains dans les poches de son blouson, le regard ailleurs, pas décidé à bouger, comme s'il cherchait à me faire comprendre que je me trouvais sur un territoire qui ne m'appartenait pas, que j'avais franchi une frontière en fraude, ou que je dérangeais. Il voulait que je parte et moi je voulais savoir pourquoi il voulait que je parte. Je regardais son chien qui furetait un peu partout, à la recherche de nourriture peut-être ou d'autre chose mais qui ne dénichait rien.

– Tu viens d'où ? j'ai fini par demander, sans quitter le chien des yeux.

Au-dessus de moi j'ai senti que Gaëtan tournait le visage dans la direction des rails, j'ai senti qu'il regardait loin, vers l'horizon, ou en tout cas vers un endroit suffi-

samment éloigné pour que tout y paraisse flou, et peut-être finalement n'était-ce pas plus loin que le bout du quai. Le sifflement de sa respiration, discret, régulier, insistant, jusqu'à ce qu'il s'arrête et que Gaëtan dise :

– Les herbes folles poussent où elles peuvent.

Il avait peut-être espéré que là-dessus je m'en irais et que je le laisserais tranquille mais je ne sais pas, c'était peut-être la lumière de la fin d'après-midi, le calme plus ou moins inquiétant de la gare déserte ou l'idée qu'il ne faut jamais tourner le dos au danger, jamais tourner le dos à un animal sauvage, à un ennemi, je suis resté là, mon corps est resté là pendant que mes pensées s'envolaient dans tous les sens. Au bout d'un temps, Gaëtan s'est résigné à ma présence. Il a dû se dire que ça ne changeait rien, de toute façon, que je sois là ou non. Il s'est approché de la poubelle à côté de l'abri et, je l'ai vu, il a plongé le bras dedans, dans la poubelle, tout le bras jusqu'à l'épaule et j'ai pensé, ce n'est pas vrai, il n'est quand même pas en train de –, et qu'est-ce qu'il espère –, ici –, et en même temps j'ai pensé, est-ce que je n'ai pas pour lui quelque chose à manger dans mon sac, est-ce que j'ai toujours le billet de cinq dans la poche de mon pantalon, est-ce que je devrais lui donner, ou plutôt m'abstenir rapport à sa fierté, ça s'est mis à bouillir à l'intérieur de moi, un mélange de stupeur, de pitié, de colère aussi et de colère contre moi-même. Pourquoi est-ce que je ne disais rien, et pourquoi je ne faisais rien. Les herbes folles poussent où elles peuvent et elles se nourrissent de ce qu'elles

trouvent. Mais quand il s'est redressé et qu'il a ressorti de la poubelle son épaule et son bras et sa main, Gaëtan n'y avait pas pêché un moignon de sandwich ou des miettes de biscuit. Entre ses doigts, il y avait une grosse enveloppe, qui contenait autre chose qu'une lettre, et sur ses lèvres j'ai vu planer un sourire. Un sourire vainqueur, douloureux, et un peu cruel.

– Qu'est-ce que c'est ? j'ai demandé, intrigué.

– Ma boîte mail, a répondu Gaëtan.

Le chien est revenu vers nous, Gaëtan lui a tendu une main amicale et il l'a caressé sur le haut de la tête en lui disant mais oui on y va vieux on va pas se laisser mourir de faim quand même. La chaleur était encore plus dense et le soleil plus aigu à ce moment-là et le chien semblait l'éviter, préférant les ombres où l'on respirait mieux. En partant, Gaëtan s'est tourné vers moi, il m'a dit :

– Tu restes ou tu fais route ?

Et, bien sûr, j'ai fait route.

Plus tard, devant le réchaud à gaz de Gaëtan sur lequel cuisait son repas, et peut-être le mien aussi, j'ai sorti de mon sac une feuille de papier, et j'ai écrit un poème. Le premier poème de ma vie. Pendant que je l'écrivais, j'avais l'impression que jamais je ne l'oublierais, que je serais toujours capable de le dire ou de le réciter. Je m'en suis souvenu longtemps mais maintenant, non, maintenant je ne me rappelle plus que le début. Ça disait,

*Arthur Rimbaud est un punk à chien*

J'ai plié la feuille de papier au moins trois fois en forme d'enveloppe avec le poème enfermé dedans, et sur l'enveloppe j'ai inscrit trois lettres. La première était un L. Et j'ai commencé à penser à tous les endroits de la ville, tous les endroits du pays, tous les endroits du monde où je pourrais imaginer déposer du courrier pour L., et au jour où elle le trouverait. Je me faisais des films, certainement, mais à ce moment-là j'étais persuadé que les films finiraient par se réaliser.

– C'est prêt, a dit Gaëtan.

Il a retiré la casserole du feu, versé l'eau aux orties.

– Alors, on partage ?

## 4

Au moment où je m'approche, mon téléphone sonne, c'est ma mère, elle me souhaite une bonne soirée. J'ai à nouveau menti, je lui ai écrit tout à l'heure pour lui raconter que Simon m'avait invité à rester chez lui regarder des films et que ses parents préparaient le dîner. Je lui envoie un smiley souriant et je sens une petite boule de glace tomber dans mon ventre : il me reste moins de 5 % de batterie. Je regarde autour de moi : Gaëtan m'a conduit dans un ancien dépôt derrière la gare. Des bâtiments tagués achèvent de tomber en ruine, des wagons ont rouillé sur les rails. Je connaissais cet endroit sans jamais m'y être aventuré, on l'aperçoit depuis la voie express : des enchevêtrements de rails inutilisés, des hangars où autrefois on entretenait les trains, des réserves vides depuis des dizaines d'années, tout un ensemble de vestiges d'une époque passée. Ça paraît incroyable, mais je crois qu'il vit là, dans une voiture Corail abandonnée. C'est de cette voiture qu'il extrait un réchaud à gaz et la nourriture. Il y a des rideaux à certaines fenêtres, je n'ai pas osé entrer

pour visiter et Gaëtan ne m'a pas invité à le suivre. Inutile de demander s'il a une prise électrique quelque part. Dans une heure, peut-être deux, mon téléphone sera un petit bout de plastique inutilisable. Je respire. L'angoisse reflue. Je ne risque rien, je peux rentrer chez moi à tout moment. Au pire, je dirai à ma mère que j'en avais marre de regarder des vidéos.

– Tu écris quoi ? me demande Gaëtan.

Et je sursaute, j'ai mon classeur grand ouvert sur mes genoux.

– Des trucs, je réponds, j'écris des trucs qui me passent par la tête, ou je note des trucs que je lis et que je ne veux pas oublier.

Gaëtan a la casserole dans les mains, j'ai faim, très faim, et il ne se décide plus à bouger.

– Par exemple ? il me demande.

Je glisse l'enveloppe pour L. dans une pochette, je tourne quelques pages et je lui montre une feuille où j'ai consigné plusieurs résumés d'articles lus sur Internet au sujet du *point froid* de l'Univers. Gaëtan ne regarde pas la feuille, il ne quitte pas mes yeux. Il se tait, et je me sens obligé de lui expliquer qu'il y a quelques années un satellite a découvert une zone froide dans l'Univers, une zone bien plus froide que partout ailleurs : elle est gigantesque, elle mesure 1,8 milliard d'années-lumière et elle est vide.

Et comme Gaëtan ne réagit pas, je continue : logiquement, les galaxies devraient être réparties de la même façon dans tout l'Univers, et rien n'explique qu'une zone

aussi vaste soit dépeuplée. Comme les scientifiques ne comprennent pas cette différence, il y a des chercheurs qui ont imaginé que ce point froid pourrait être la conséquence d'un impact entre notre univers et un univers parallèle, j'ajoute. Ce sont des théories très sérieuses.

Toujours immobile, Gaëtan semble réfléchir à ce que je viens de lui raconter.

– Cool, il conclut. Tu veux du riz ?

Plus tard, alors que nous mangeons en silence, Gaëtan me demande si j'ai envie de devenir astrophysicien ou un machin comme ça. Je réponds que je n'en sais rien, que je n'ai pas lu ces articles pour apprendre des choses sur l'Univers, mais simplement parce qu'ils me font rêver. Parfois, on a l'impression que le monde et l'Univers sont parfaitement connus, que rien ne peut plus nous surprendre. Alors, une singularité cosmique, ça me fait penser qu'il reste – peut-être – pas mal de choses à découvrir. Qu'il y a des choses dont on ne connaîtra jamais les causes ni les conséquences. Et que ce n'est pas plus mal.

Et comme Gaëtan me demande pourquoi dans ce cas j'écris des trucs sur les galaxies, j'explique que c'était un exemple, je prends des notes sur des choses très différentes, j'écris mes pensées, je recopie des phrases, des citations, et le plus souvent ça n'a aucun rapport avec l'espace. Mais il ne m'écoute plus, il s'est levé, il regarde au loin, à cinq cents mètres de nous, vers l'endroit où les rails disparaissent sous la colline dans un tunnel. Je réalise que la

nuit est tombée pendant que nous mangions. Il fait gris, le soleil s'est couché et le ciel s'obscurcit lentement. Brusquement, le chien bondit sur ses pattes et se met à aboyer en direction du tunnel.

– Tssschhh, fait Gaëtan, Roi, viens ici.

Et l'animal se colle à ses pieds. J'ai l'impression que quelque chose bouge du côté du tunnel, je n'en suis pas certain et – soudainement – je vois une lumière, puis deux, trois, et j'arrête de compter. Des gens là-bas sortent de la bouche grande ouverte de l'ombre pour s'avancer vers nous. Dès qu'ils sont en plein air, ils éteignent les lumières et le crépuscule escamote leurs silhouettes.

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être. Roi, puisque c'est son nom, s'est couché, il ne semble pas effrayé ou intrigué, pas plus que Gaëtan.

– Qui c'est ? je demande, en vain.

Gaëtan est une vraie statue. Froid et muet. Et tout à coup, j'en ai marre. Je ne sais plus ce que je fais là, pourquoi j'ai mangé du riz collé dans une assiette dégueulasse avec ce garçon et son chien. Qu'est-ce qui me prend ? Je pourrais être chez moi, je pourrais faire mille choses, comme passer la soirée sur Internet à envoyer des vannes à des copains et aller mille fois sur la page de Lou sans jamais oser laisser un message. Ou bien revoir pour la centième fois des vidéos que j'ai vues quatre-vingt-dix-neuf fois. Et je n'ai plus le temps de penser à ma colère parce qu'ils arrivent : ils sont quatre, ce sont des garçons, de jeunes garçons. À l'exception d'un seul d'entre eux qui

doit avoir mon âge, ils ont à peine dix ans. Ils ont des bougies éteintes à la main. Le plus grand qui marche en premier s'arrête à quelques mètres, il me regarde, regarde Gaëtan, et dit quelque chose dans une langue que je n'ai pas besoin de comprendre pour savoir qu'il est énervé.

– Tout va bien, répond Gaëtan.

Le garçon le fixe un instant, revient vers moi. Je lis en ses yeux un terrible mépris. Il fait presque ma taille, ses cheveux sont très noirs, sa peau est foncée, il porte une maigre moustache. S'il voulait se donner des airs de plus vieux qu'il n'est, c'est raté, je pense.

Il a serré les poings. Les trois autres garçons se sont immobilisés quelques mètres en arrière.

– Tout va bien, répète Gaëtan, et me désignant : Il est avec moi. C'est un ami.

Les deux poings se desserrent, la tension redescend d'un cran. Je n'ai pas rêvé, quelqu'un que je ne connais pas vient de dire à de parfaits inconnus que je suis son ami ?

– Ils sont à cran, fait Gaëtan. Ils se cachent, la police les cherche depuis qu'ils ont fui le centre pour mineurs isolés, ils viennent de loin, de très loin, d'un pays avec la guerre.

Et il se tait. Il a prononcé la plus longue phrase de la soirée.

Des mêmes auteurs à *l'école des loisirs*

Éric Pessan

Collection MÉDIUM

*Dans la forêt de Hokkaido  
La plus grande peur de ma vie  
Aussi loin que possible  
Et les lumières dansaient dans le ciel  
Plus haut que les oiseaux*

Olivier de Solminihac

Collection NEUF

*L'amour, l'amour  
La célèbre Marilyn  
Comment devenir indien*

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : avril 2018

ISBN 978-2-211-23809-0